

XYZ. La revue de la nouvelle

L'épreuve

Bertrand Bergeron



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1989). L'épreuve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 11–13.

Chaque amante est unique, singulière. Je sais. Et jamais auparavant, je vous assure, jamais auparavant.

Pourtant, chaque fois, je l'ai remarqué, une situation se répète, un moment précis: je suis distrait ne pense à rien, comme si dans un état d'apaisement, de rêverie, là, contre l'autre mais ailleurs à la fois, je me sentais ignoré par l'agitation le quotidien, dans une heure flottante, à l'abri de tout piège, une pause dans la continuité, avec l'autre que pour rien au monde je vous jure.

Dans ce cas, on ne s'attend à rien, surtout pas à une épreuve, un test qui viendrait d'elle si différente singulière c'est certain. Et puis, sans avertissement, sans même un regard, elle posera sa question, fera sa demande sois gentil, raconte-moi. Si tu me fais aussi confiance que tu le dis, pourquoi te montrer méfiant? Tu ne risques rien, tu me connais mieux que ça n'est-ce pas?

Entre ces deux mots, *test* ou *épreuve*, je choisirais plutôt le second, une circonstance qui dépend d'elle, reflète sa singularité en se donnant cette fois une allure différente de ce que, par le passé, avec les autres, chacune d'elles et pourtant cet inévitable moment, chaque fois, un moment de gêne qui, semble-t-il, tire précisément sa valeur de l'embarras dans lequel il vous place, «dis-moi, je t'en prie, je ne le répéterai pas je te jure, mais dis-moi». Une épreuve de vérité, une sorte de confiance en l'autre que certifierait le côté inédit de la confiance, là où précisément quand elle insiste supplie exige, «raconte je ne me moquerai pas de toi je t'assure». Et ce test, ces années-ci où la fragilité des hommes a pris, aux yeux des femmes, beaucoup de valeur de place dans l'intimité, cela ne simplifie rien, évidemment. Bien sûr, l'intérêt pour un sujet en particulier, un choix qui varie d'une femme à une autre, mais son importance vient immanquablement de votre résistance à vous rendre à cette demande justement, raconte-moi comment ça s'est passé la première fois tu n'as qu'à taire son prénom si ça te gêne, ou encore quand tu étais au collège ne le cache pas, est-ce vrai qu'entre garçons, sois gentil.

Or, jusqu'à toi, l'épreuve s'en était tenue au récit d'un événement délicat. Exclusivement. Aucune ne m'avait demandé de montrer. Aucune

femme ne s'était intéressée aux objets de ma boîte à souvenirs. Pourtant je n'ai jamais nié l'existence de cette boîte, bien ficelée, posée là dans le haut d'une garde-robe ou le fond d'un tiroir. Aucune femme avant toi. Il aura fallu que tu insistes, exiges. Bien sûr, j'aurais pu nier. Rien de plus facile. Cela aurait été plus sage et nous aurait évité un écart. Celui d'à présent.

Peut-être.

Mais je te revois, amusée rieuse, replaçant tes mèches de cheveux après nos désordres.

— Allez, sois gentil. Je sais bien qu'on en offrait aux garçons. Tu ne ferais pas cette tête si tu l'avais jetée. On t'en avait fait présent à Noël ou bien à ton anniversaire. Et la nuit, tu dormais en la serrant contre toi. Alors forcément tu ne l'as pas jetée ! Tu ne jettes rien ! Et puis tu rougis, détournes le regard. Tu ne serais pas si embarrassé que je te parle de ta poupée de petit garçon. Tu l'as rangée dans ta boîte à ficelles : voilà pourquoi tu la caches si précieusement. Avoue ! Pour quelle raison crains-tu d'en parler ? Pourquoi refuser de me la montrer ? Ce serait bien plus simple que de t'entêter ainsi. Je ne me moquerai pas de toi, tu sais bien. Ou alors c'est que tu ne m'aimes pas vraiment ! Montre-la-moi raconte-moi comment tu faisais quand tu jouais au papa avec ta poupée. Ou à la maman peut-être... c'est ça qui t'embête ? Mais non, je ne me paie pas ta tête. Ne te mets pas en colère pour si peu. Qui te reprocherait d'avoir été un petit garçon et pourtant une poupée ?

Voilà pourquoi je préfère le mot *épreuve*. J'aurais dû me taire, m'obstiner, nier, refuser d'aller chercher la boîte poussiéreuse, les ficelles qu'on dénoue en disant « je n'ai pas choisi cette poupée, je n'y suis pour rien, un simple présent de marraine qui s'amène un jour avec son paquet ».

— Mais voyons, grand drôle, tu crois vraiment que cette poupée changera quelque chose entre nous ? Tu es ridicule ! Montre-la-moi. Cesse de faire l'enfant, ouvre la boîte.

C'était une erreur.

J'ai saisi la poupée... tes grands yeux lorsque tu es aussi étonnée. Je la regardais comme la première fois, ce matin où marraine... les enfants le devinent à la forme du paquet, il s'agit d'une poupée. Et pas en chiffon ! Je le sentais au toucher, sous le papier d'emballage. Déjà, je l'imaginai : les cheveux bruns avec des boucles, des yeux qui se ferment

lorsqu'on la couche, le dernier modèle peut-être, celui qui fait pipi après le biberon. Aussi, au fur et à mesure que je déballais, je m'effondrais. Ma mère, elle, essayait de camoufler ma déception, expliquant à sa sœur que j'étais toujours ainsi sous le coup de l'étonnement. Car pour être pris au dépourvu, ça oui ! Ma tante parlait de la poupée comme d'un petit soldat. Moi, je tenais cette chose en uniforme noir avec des dorures, la tête sans visage sans peau, un crâne dont le maxillaire inférieur articulé, des trous à la place des yeux et, lorsqu'on défaisait les boutons de l'uniforme, des ossements retenus les uns aux autres par des fils de fer dissimulés... « Mais non, ma chérie. C'est juste qu'il est surpris, ému. Il l'aimera, cette poupée, je t'assure. Dès demain ils seront inséparables. Il fait l'enfant gâté, je lui parlerai. »

Tu sais comme je t'aime pourtant. Mais j'avais tout juste enlevé les ficelles de la boîte, saisi le pantin en uniforme que je te montrais avec peine... parce que tu avais insisté, rappelle-toi tes menaces à mots couverts. J'avais honte. Pourtant, je n'étais pour rien dans le choix de ce présent. Et, plus que tout, je ne comprenais pas pourquoi tu souriais, pour quelle raison la poupée te faisait envie au point de me la prendre des mains, de la serrer contre toi, ravie, avant de l'examiner, de la décrire avec tes mots, je sais bien, les cheveux bruns, bouclés, des yeux qui se ferment lorsqu'on la couche. Je n'ai pas su te répondre... quand tu m'as demandé s'il s'agissait du modèle, celui qui fait pipi après le biberon.

Bertrand Bergeron a fait paraître des nouvelles dans plusieurs périodiques, collectifs et anthologies, au Québec et à l'étranger. Il a publié deux recueils, *Parcours improbables* (L'instant même, 1986) et *Maisons pour touristes* (L'instant même, 1988). Il est lauréat des prix Gaston-Gouin (1986), Septième-Continent (1987) et Adrienne-Choquette (1988). Il fait partie du collectif de la revue XYZ et est membre du GIFRIC dont il dirige les publications. Il enseigne au Collège de la région de l'amiante.